



TRANS-

Revue de littérature générale et comparée

2017

L'inquiétante étrangeté (N° 21 | 2017)

L'inquiétante étrangeté et l'effrayante angoisse du traducteur israélien face au roman palestinien

Sadia Agsous (CESSP – EHESS)



Publisher

Presses Sorbonne Nouvelle

Electronic version

URL: <http://trans.revues.org/1592>

DOI: 10.4000/trans.1592

ISSN: 1778-3887

Electronic reference

Sadia Agsous (CESSP – EHESS), « L'inquiétante étrangeté et l'effrayante angoisse du traducteur israélien face au roman palestinien », *TRANS- [Online]*, | 2017, Online since 17 October 2017, connection on 17 October 2017. URL : <http://trans.revues.org/1592> ; DOI : 10.4000/trans.1592

This text was automatically generated on 17 October 2017.

Tous droits réservés

L'inquiétante étrangeté et l'effrayante angoisse du traducteur israélien face au roman palestinien

Sadia Agsous (CESSP – EHESS)

« Si la théorie psychanalytique a raison d'affirmer que tout affect d'une émotion, de quelque nature qu'il soit, est transformé en angoisse par le refoulement, il faut que, parmi les cas d'angoisse, se rencontre un groupe dans lequel on puisse démontrer que l'angoissant est quelque chose de refoulé qui se montre à nouveau. », Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté*

Introduction : contexte source et cible

- 1 La rencontre par la traduction entre un écrivain palestinien et un traducteur juif-arabe dans l'espace conflictuel d'Israël-Palestine est d'abord en lien très fort avec les paramètres historiques propres à cette région. Dans ce croisement des langues, l'arabe romanesque de Salman Natour et l'hébreu du traducteur Yehouda Shaharabani, il est question de croisement entre minorités palestinienne et juive arabe (*Mizrahi*) dans le contexte israélien qui subissent « un exil dans la souveraineté » (Shahrabani, 2015). Toutefois, il s'agit aussi d'un espace culturel qui donne voix et vie à l'identité et à l'altérité et qui transgresse les frontières entre marge et centre.
- 2 D'une part, l'écrivain Salman Natour est Palestinien né à Daliat al-Carmel en Israël. Il fait partie de ces Palestiniens restés parmi le groupe juif hégémonique à la proclamation de l'État d'Israël en 1948, événement qui a créé, à la fois, une souveraineté territoriale et culturelle juive-israélienne et a entamé le processus de dépossession et de déterritorialisation de la majorité des Palestiniens (*Nakba*). Ainsi, ce groupe a été réduit à un statut de « présents-absents¹ » (Grossman, 1992), soumis à un régime militaire de 1948

à 1966 durant lequel ses membres ont été longtemps séparés des autres Palestiniens, éparpillés et exilés dans les pays arabes. Cette minorité fut privée ainsi de tout lien culturel et identitaire avec sa composante arabe et a été confinée jusqu'à 1967 à une prison culturelle (Shammas, 1976). La langue arabe demeure son référent identitaire principal et la langue de sa littérature, cependant elle est relayée à la marge du discours culturel hégémonique.

- 3 D'autre part, Yehouda Shahrabani appartient à la communauté juive arabe, connue en Israël sous le vocable *Mizrahim*. Issue des communautés juives longtemps présentes dans ce que fut le vaste empire arabo-musulman, ces derniers ont immigré en Israël à partir des années 1950, victimes des changements et des redéfinitions politiques, idéologiques et territoriaux propres au Moyen-Orient de l'après-guerre. Leur intégration dans la société israélienne, alors dominée par l'élite politique juive européenne (*ashkénaze*), ne s'est pas réalisée sans heurts. Leur marginalisation est principalement liée à la composante arabe de leur identité dont ils ont été dépouillés pour faciliter leur processus d'intégration dans la société israélienne. La présence en Israël des Juifs originaires des pays arabes était cruciale pour les Palestiniens, car les deux groupes partageaient la même langue. De plus, ces derniers arrivants ont participé à la renaissance de la littérature arabe palestinienne en Israël et ont créé des départements de littérature arabe dans différentes universités israéliennes. Enfin, ils ont participé à la mise en place du champ de la traduction littéraire entre l'arabe et l'hébreu. En ce qui concerne ce domaine, il est très rare de lire ou d'écouter des témoignages de traducteurs israéliens et leurs relations intimes au texte source pour aborder leurs questionnements identitaires. Yehouda Shahrabani reste une exception du fait qu'il soit traducteur et également engagé pour la création d'un espace consacré à la littérature arabe au sein de l'hébraïque.
- 4 Dans notre cas d'études, le texte source est annexé à la trinité « histoire, mémoire et identité », un référent fondamental de la littérature arabe-palestinienne en Israël qui est employée depuis les années 1950 dans le champ littéraire palestinien pour transcrire les fondements et l'histoire d'une minorité. De ce point de vue, Émile Habibi (1922-1996) a été un de ses initiateurs avec la publication de sa première nouvelle *La porte de Mendelbaun* (1957) dans laquelle il donne une réalité spatiale au *No Man's Land* qui séparait les deux Jérusalem (est-ouest) et les Palestiniens avant la guerre de 1967. Salman Natour, quant à lui, l'a pérennisé et a donné une place centrale à la mémoire historique palestinienne dans le roman arabe pour devenir l'écrivain de la mémoire. Ainsi, son roman *Zakira (Mémoire)*², est un récit littéraire organisé autour d'une longue enquête menée par lui-même auprès des Palestiniens en Israël³ pour récolter leurs souvenirs de la *Nakba*, des souvenirs non investis par les historiens israéliens et non exprimés par les vaincus par peur de voir une fois encore leurs liens à leur terre ancestrale remis en cause. Selon Shahrabani, ces témoignages, écrits en arabe, ont échappé à l'historiographie israélienne de par le fait qu'ils soient considérés comme inférieurs aux documents d'archives et que la plupart des historiens israéliens, à l'instar des autres chercheurs dans d'autres disciplines, ignorent la langue arabe (Shahrabani, 2015). C'est pourquoi l'incipit de *Zakira* engage l'écrivain dans les dates historiques de cette même historiographie officielle :

Je suis né après la guerre de 1948.

Je suis entré à l'école à la guerre de Suez.

J'ai terminé le lycée pendant la guerre des Six Jours.

Je me suis marié pendant la guerre d'Octobre.

Mon fils est né pendant la guerre du Liban et mon père est mort pendant la guerre du Golfe.

Ma nièce, Salma, est née pendant cette guerre qui se prolonge.
(S. Natour, 2009 : 5).

- 5 Lors de la conférence « La Nakba entre deux langues : de l'arabe vers l'hébreu⁴ » Shahrabani a expliqué face à l'écrivain Natour que la tâche de traduire *Zakira* a été entreprise à partir de plusieurs repères dont celui de l'identité, de la trahison, de la douleur et de la peur.
- 6 Le traducteur Yehouda Shenhav-Shahrabani est né en Israël dans une famille juive irakienne originaire de Bagdad. Par souci d'adhésion à cette identité israélienne europhile, ses parents et grands-parents ont fait le choix de ne pas transmettre la langue arabe aux enfants nés en Israël, les *sabra*. De plus, ils ont changé leur nom de famille afin d'effacer sa composante arabe. Ainsi Shahrabani laisse place dans les années 1950 à Shenhav, un nom à consonance israélienne. Yehouda Shahrabani combine carrière universitaire et engagement pour les droits et revendications de la communauté *mizrahi* et celle des Palestiniens. Il est sociologue et critique théorique très investi dans les études postcoloniales. Responsable d'un groupe d'études à Van Leer Institute de Jérusalem, il a été éditeur de la revue *Theory & Criticism* pendant une dizaine d'années. Sa vie d'activiste politique est représentée par son engagement dans la coalition démocratique *Mizrahi, arc-en-ciel*, dans laquelle la réappropriation, à partir du contexte israélien, de l'histoire et de l'identité familiale constituées dans les différents pays arabes est primordiale. Pour Shahrabani, le terme « Juif-arabe » devient un présent-absent et les intellectuels *mizrahi* ont re-présenté (dans le sens de Spivak) ce terme qui a été considéré tabou dans la langue hébraïque depuis le début des années 1950 (Shenhav & Hever 2012). Shahrabani a mis en place une maison d'édition *Maktoob*⁵, l'unique dans le champ culturel juif-israélien qui fait la promotion de la littérature arabe et palestinienne par le biais de la traduction de l'arabe vers l'hébreu. Il est entouré par un groupe de traducteurs (*translators' Forum*) qui se donne comme tâche principale de transmettre au lecteur hébraïque la culture de l'autre.
- 7 Son intérêt et son amour pour la langue arabe sont nés il y a à peine plus d'une décennie. Il décide d'apprendre cette langue pour devenir traducteur littéraire. Il a à son actif plusieurs traductions de romans, dont ceux d'Elias Khoury, Ghassan Kanafani, Samira Azam, Mahmoud Shkir ou Mohammed Ali Taha. Cependant, sa rencontre avec l'arabe est en lien assez fort avec son identité juive arabe effacée, cachée par une lecture hégémonique, et sa famille, dans une perspective d'intégration dans la société israélienne. Shahrabani apprend l'arabe en ayant le dialecte irakien comme modèle, cependant, c'est le dialecte palestinien qu'il maîtrise. Plus important encore, reste sa décision, qui inaugurerait sa carrière de traducteur, de traduire *Zakira*. Ainsi, traduire la mémoire de la *Nakba* représente pour Shahrabani un pas considérable qui va au-delà de son identité *Mizrahi* pour l'intégrer et la fusionner avec l'identité palestinienne. Cette opération représente pour lui une source d'angoisse constante qui l'accompagne et qui aboutit à une mélancolie due à son impuissance face à cette catastrophe, transcrite dans le texte palestinien. Il est finalement question, dans l'acte de Shahrabani de traduire Natour, d'une rencontre entre un Israélien et sa propre histoire.
- 8 Pour notre étude, la traduction littéraire de l'arabe vers l'hébreu est réalisée à partir du principe que « traduire participe à une vaste alchimie où la Science débouche sur l'expérience Humaine » (Mansour & Simenon, 2007). Il y a dans chaque relation entre un traducteur, son texte et ses langues un espace qui relève de la subjectivité. Dans la perspective freudienne, l'inquiétante étrangeté et l'effrayant ou « Comment cela est

possible et à quelles conditions les choses familières peuvent devenir étrangement inquiétantes effrayantes » (Freud, 1919 : 7), servent à comprendre les raisons pour lesquelles un Mizrahi a traduit la douleur palestinienne historique et pourquoi le processus de traduction de ce texte est devenu source de mélancolie, de « la mélancolie juive-arabe » (Shahrabani, 2015). L'intérêt dans ce concept freudien est son ouverture vers d'autres problématiques en lien avec le domaine de la traduction comme la question de la *subjectivité traduisante* et la tâche du traducteur. Pour Benjamin, « elle (la traduction) n'a pas de prétention à l'objectivité, elle ne reflète pas l'original, ne lui ressemble pas. Elle est une mutation, un renouveau du vivant, une modification de l'original même, qui continue à mûrir à travers elle. » (W. Benjamin, 2000 : 255). Ces éléments qui marquent la relation entre textes source et cible, couvrent aussi l'angoisse et l'effrayant qui accompagnent le traducteur dans sa tâche. Berman (2014) désigne la relation à autrui comme la structure fondamentale de la subjectivité traduisante et cela correspond à l'expérience de Shahrabani qui marque l'espace de la subjectivité traduisante en puisant de l'altérité à partir de l'original et de l'écrivain.

- 9 « Subjectivité traduisante » et fusion de « l'intention » de l'écrivain et du traducteur
- 10 Dans l'expérience de Yehouda Shenhav-Shahrabani, il s'agit donc de traduire des textes choisis pour la survie de la mémoire des écrivains palestiniens d'Israël et pour la continuité de leurs œuvres dans la langue hébraïque. Hormis la survie du texte auquel participe le traducteur, il existe une manifestation d'une subjectivité propre au traducteur qui apparaît non seulement dans les choix stylistiques du texte traduit, mais qui remonte au moment même du choix du texte à traduire. Il est question ici d'un traducteur juif et sa subjectivité face à la *Nakba*.
- 11 L'essai de Walter Benjamin⁶ *La tâche du traducteur* se présente davantage comme une réflexion sur la fonction de la traduction puisque « la traduction sert donc en définitive la finalité de l'expression de la relation la plus intime des langues entre elles ». (Benjamin 2000). Les problématiques en lien avec « la subjectivité traduisante » et « l'intention » de l'écrivain et du traducteur, telles que soulevées par l'expérience de ce philosophe, interpellent les expériences de Shahrabani en tant que traducteurs de la littérature palestinienne en langue hébraïque. Si, comme l'écrit Benjamin, « l'enjeu de la traduction est moins la réception ou la reproduction du texte que sa survie » (Benjamin 2000), alors il est important de concevoir la survie du texte palestinien dans la langue hébraïque avec la prise en compte de la relation presque intime entre Shahrabani et l'écrivain traduit. Cependant, la place de « la subjectivité traduisante » est centrale pour comprendre le choix de chacun, comme l'explique l'analyse de Berman⁷ :

en intitulant son texte *La tâche du traducteur* et non *La tâche de la traduction* Benjamin pointe le fait que la subjectivité traduisante est un moment essentiel de la traduction. (Berman 2014 : 37).
- 12 Le Sujet-traducteur devient central, puisque son espace Israël-Palestine représente le lieu où se confrontent les langues et où se façonnent les identités, dont celles de Shahrabani. Le traducteur juif intervient dans une situation qui n'est pas des plus simple. La méconnaissance de l'autre et de son texte n'est pas uniquement d'ordre « technique », mais elle est liée à une crise politique, idéologique et identitaire. Entre langue source et langue cible, entre Palestine et Israël qui actent dans cette « subjectivité traduisante », le profil et l'expérience du traducteur nous guident d'une part, vers une fusion d'intentions, celle de l'écrivain « naïve, première, intuitive » et celle du traducteur « dérivée, dernière et de l'ordre de l'idée » (Benjamin 2000) pour la pérennisation de la mémoire de la *Nakba*

dans le texte hébraïque. D'autre part, le texte palestinien devient un espace dans lequel chacun se réapproprie son identité. Pour Shahrabani il s'agit de l'identité juive-arabe, identités à la marge de la société israélienne.

Mélancolie et traduction. *Traduction entre histoire et littérature*

- 13 Dans *Zakira*, Natour fait parler les Palestiniens d'Israël grâce à ce personnage-narrateur, *al-Sheikh*, dont les rides reflètent la cartographie de l'ancienne Palestine. Le roman est riche d'informations sur les noms de villages détruits et sur les familles expulsées. Il y a de plus une référence aux descendants de l'Émir Abdelkader établis dans les environs de Haïfa après l'exil du patriarche d'Algérie. Le Juif a naturellement sa place dans ce récit littéraire. Il est tout à fait légitime de questionner, à partir de la traduction en hébreu, le registre auquel pourrait appartenir ce texte : est-il un texte littéraire ou historique ? Dans sa structure d'origine, le texte arabe est constitué de courts chapitres avec des titres. Il est probable que l'auteur ait délibérément décidé de les maintenir à l'état « brut » pour garder l'empreinte de ces témoignages récoltés dans le texte littéraire. Cela nous renvoie à cette notion arabe appelée *tharthara* (bavardages), une notion inscrite dans un des romans de l'écrivain égyptien, Naghib Mahfouz, *Tharthara fawq al-Nîl (Dériver sur le Nil)*, où il est question d'échanges spontanés entre amis sur les choses qui constituent la vie. Natour fait souvent usage de ce vocable dans ses textes littéraires et dans *Zakira* pour que cette mémoire palestinienne d'expulsions et de dépossession, telle que formulée par l'auteur dans le champ littéraire, se forge une place dans l'histoire israélienne en tant que *thartahra*.
- 14 Les liens amicaux entre l'écrivain et le traducteur étaient très forts et Shahrabani sollicitait Natour pour parfaire la traduction de son texte en s'appuyant sur l'expérience de ce dernier, puisqu'il était lui-même traducteur entre l'arabe et l'hébreu. Les échanges étaient centrés sur la manière d'introduire les notes de bas de page pour mieux définir le contexte historique au lecteur hébraïque qui ignore l'histoire de cette *Nakba*. C'est pourquoi la traduction en hébreu de *Zakira* est dotée de paratexte, plus précisément d'un paratexte éditorial qui inclut une préface, une version bilingue (arabe-hébreu) de la liste des villages palestiniens détruits en 1948 et un épilogue, « Les flash-back d'une mémoire traumatique », dans lequel Shahraban retrace l'histoire de l'écriture de ce roman.
- 15 Gérard Genette explique que le paratexte « entoure et prolonge le texte » (Genette, 1987). Il est également envisageable de considérer ce paratexte éditorial dans une approche favorable à la présence de commentaires dans la traduction, en effet, Berman souligne dans *L'âge de la traduction* qu'« il existe un lien d'essence entre traduction et commentaire remontant (sans s'y limiter) à la tradition philosophique et théologique (ou religieuse). Tout commentaire d'un texte étranger comporte un travail de traduction » (Berman, 2014 : 18). Il est aussi envisageable de lire, à travers ces transformations éditoriales, « l'inquiétante étrangeté » et l'effrayante angoisse du traducteur nées avec le processus du passage de la langue arabe à l'hébreu. Prenons l'exemple du chapitre intitulé « Artiste » (*Fanan* - que Shahrabani a traduit en 2014 pour la revue *Granta* (فنان - فنان) sous le titre « The Artists' Colony »).
- 16 Dans ce chapitre, le Sheikh narre le périple de ce villageois palestinien de Siris (nommé péjorativement 'Arabouche) lors de son retour à son village natal⁸. Expulsé en 1948 avec sa famille, il s'agit pour lui d'un premier retour, une sorte de pèlerinage, depuis cette date fatidique. L'homme arrive devant la porte d'une maison occupée par un artiste européen.

Après hésitation et après ce choc frontal, presque historique, l'artiste lui demande, une fois installé confortablement à l'intérieur, de lui raconter son histoire. L'artiste a été submergé par un sentiment de culpabilité pour avoir occupé la maison de ce Palestinien. Il décide une première fois de changer de maison pour fuir les fantômes des anciens habitants, mais ses cauchemars le suivront tout au long de ses déménagements et dans chaque maison jusqu'à ce qu'il décide de quitter définitivement le pays.

- 17 Dans la traduction en anglais de ce chapitre, Shahrabani a annexé une partie du texte intitulé « Mosqué » pour donner plus de précisions sur le village de l'artiste. Il nous informe qu'il s'agit bien du village Ein Hod, un lieu réel pour les artistes. Il est situé dans le district de Haïfa en Galilée, la région natale de Natour. C'est en juillet 1948 que les habitants palestiniens ont été expulsés pour se réfugier dans leur majorité dans le camp de Jénine en Cisjordanie. Dans l'annexe de la version anglaise, Shahrabani donne quelques références historiques sur le village d'avant 1948 et explique qu'au centre du village se trouvait une grande mosquée transformée aujourd'hui en restaurant pour artistes. On peut lire dans le texte cible que Siris est un village proche de la localité de Jénine en Cisjordanie (cette information est absente du texte source). Natour indique dans le texte en arabe que l'artiste est européen, cependant Shahrabani traduit en hébreu et en anglais que l'artiste est originaire d'Europe ou d'Amérique. Aussi, le terme péjoratif (*'Arabouche*) utilisé par Natour est repris tel quel en hébreu, mais dans la version en langue anglaise Shahrabani parle de « The strange Keffieh-wearing man ». Si Natour indique que l'artiste a quitté le pays pour ne pas être hanté par les fantômes des anciens habitants, le texte en anglais omet cette information.
- 18 Nous pouvons lire à partir de ces menues transformations dans le chapitre traduit par Shahrabani une note d'informulé. Autrement dit, Natour a collecté des témoignages et les a transformés en textes littéraires sans contextualisation. Cependant, Yehouda verbalise ce manque et reterritorialise le contexte non formulé dans la traduction en hébreu et opère ainsi une réappropriation du texte. Il s'agit évidemment d'une volonté de transmettre ce texte au lecteur juif israélien pour le sensibiliser à travers ses repères familiers. Ce n'est plus le Palestinien qui écrit, mais c'est Shahrabani qui redonne vie au texte source dans la langue cible.
- 19 Il est aussi envisageable de lire dans la traduction hébraïque de *Zakira* une marque de l'angoisse qui hante le traducteur, de sa peur de ne pas pouvoir transmettre cette mémoire au lecteur hébraïque. Il s'agit également de sa hantise de devoir trahir l'original, le Palestinien et la langue arabe. À partir de là, le genre dans la version hébraïque devient hybride puisqu'il combine l'écrivain qui narre l'histoire par la littérature et le traducteur qui traduit la littérature en tant qu'histoire.
- 20 *L'effrayante angoisse du traducteur et sa mélancolie*
- 21 « La *Nakba* et la mélancolie juive-arabe », c'est ainsi qu'a décidé Shahrabani d'écrire sur la traduction de la thématique de la *Nakba* palestinienne en hébreu. Il s'agit pour lui, d'une tâche qui se situe entre intraduisibilité et trahison. L'intraduisible a d'énormes implications dans la relation entre la langue source (arabe) et la langue cible (hébreu). Les changements linguistiques et idéologiques qui opèrent entre « le temps d'écriture et le temps de traduction » (Shahrabani 2015) sont aussi importants, sans omettre l'interaction de l'identité minoritaire de l'écrivain et hégémonique du traducteur. Shahrabani se dit insatisfait en tant que traducteur. Il considère son œuvre incomplète et mélancolique. Cette mélancolie est certes accélérée par son face à face avec les témoins de la *Nakba*, interrogés par Natour, mais elle reflète avant tout l'instabilité de sa propre identité, la

juive-arabe. Cette culture que le sionisme politique a consciemment effacée en indiquant une supposée incompatibilité entre le fait d'être juif et arabe. La relation obsessionnelle entre Shahrabani et le texte arabe est expliquée de cette manière :

- 22 Pour la traduction de « Sur la vie et la mort du Sheikh au visage ridé », j'étais envahi par un sentiment familier de perte et de trahison (...) et ce sentiment a été accompagné par autre chose : une envie obsessionnelle d'écrire et de réécrire le texte. (Shahrabani 2015 : 8)
- 23 Shahrabani est motivé par la culpabilité de l'expulsion des centaines de milliers de Palestiniens en 1948 qui, selon lui, se poursuit et ne peut trouver de solution que dans une possible vie judéo-arabe basée sur une autre souveraineté. Traduire, selon lui, consiste finalement participer à faire reconnaître cette *Nakba* que le Juif israélien se doit de reconnaître pour panser les plaies. Il inscrit bien sa tâche dans la perspective de reconnaissance du traumatisme de la *Nakba* pour se réappropriier (dans le texte) de l'espace juif-arabe, c'est-à-dire de « l'option juive arabe d'une vie hybride que le nettoyage ethnique de la Palestine a effacée » (Shahrabani 2015 : 10).
- 24 Cette traduction s'articule particulièrement dans la tristesse et encore dans cette mélancolie qui n'offre aucune solution ni aux uns et ni aux autres :
- 25 Au début, je ressentais de la tristesse, de la sympathie avec les victimes, et peut-être une tentative de confronter ma propre culpabilité. Évidemment, il s'agit de morale, d'humanité, des droits de l'Homme et des droits des minorités. Aucun Juif ne peut échapper à ce retour. Il y'a aussi la question des biens juifs dans les pays arabes, qui a servi de justification pour confisquer des biens palestiniens. Ceci est une longue histoire, mais assez dérangeante pour laisser la dépression m'envahir. (Shahrabani, 2015)
- 26 Le processus de traduction de *Zakira* a été source de souffrance puisque le traducteur ne peut agir dans la réalité. La culpabilité et la mélancolie ont été la source primaire de sa subjectivité. Le texte devenait difficile, car il voulait trouver le moyen le plus clair pour transmettre cette douleur en hébreu au Juif-israélien. Ainsi, « la subjectivité traduisante » qui passe en premier par le choix de la *Nakba* comme thème à traduire émane de sa recherche identitaire : « La *Nakba* palestinienne représente aussi la liquidation du modèle judéo-arabe. Mon besoin de réécrire le texte, puisque ma mélancolie me pousse à intervenir, découle en partie de cette perte » (Shahrabani 2015 : 14). Une des démonstrations de cette réconciliation identitaire du traducteur réside dans sa réappropriation du nom de famille irakien Shahrabani. En conclusion, on peut proposer l'idée que la traduction littéraire hébraïque du roman palestinien porte une longue histoire. Dans cette relation Natour-Shahrabani, l'Israélien confronte dans le texte source la narration palestinienne et le texte hébraïque cible (modifié) fait effet miroir, reflète son moi et renvoie une histoire dérangeante, la sienne.

Conclusion

- 27 Traduire la mémoire d'une histoire traumatique, dans le cas de Shahrabani, a un effet miroir sur le traducteur. La subjectivité se manifeste autour du moi et de l'autre puisque le Juif arabe et le Palestinien, ces présents-absents, se rencontrent dans le texte. La confusion dans le registre générique est en partie responsable : est-ce un roman ou un manuel d'histoire ? Pour Shahrabani c'est de la littérature en histoire et de l'histoire en littérature, mais qui s'inscrit dans une perspective de codification d'une mémoire.

L'écrivain palestinien, par l'usage de la langue arabe et du thème de la mémoire traumatique, renvoie le traducteur à sa propre mémoire, celle du Juif-arabe qui porte également la mémoire familiale irakienne inscrite en langue arabe. Traduire Natour a été d'abord une situation dérangement, mais Shahrabani se l'est petit à petit appropriée par le biais de la traduction. Cette dernière a provoqué un jeu de réappropriations identitaires : elle lui a permis non seulement de recouvrir l'identité juive-arabe mais d'adopter et d'intégrer parallèlement l'identité palestinienne. Ainsi, les textes (source et cible) deviennent un lieu où confluent histoire, langue et marginalité ainsi que la familiarité et l'étrangeté.

- 28 Dans le processus de traduction, Shenhav se dissout dans le récit mémoriel palestinien pour engager une réappropriation de la langue arabe, sa langue exilique, afin d'affronter son récit familial et identitaire. Ainsi, l'acte de traduire dans ce contexte ne se confine plus à l'idée d'un passage d'une langue à une autre, mais il s'agit bien de traduire l'autre, son histoire, ainsi que sa propre histoire. La traduction par Yehouda Shenhav-Shahrabani de *Zakira (Mémoire)* cède une place à « l'inquiétante étrangeté » et à cette angoisse, car il est aussi question d'un mouvement de réappropriation historique et identitaire : celle de l'écrivain qui reprend son histoire et sa mémoire en langue arabe et celle du traducteur qui se réapproprie à la fois son histoire, son identité et sa langue, son « arabe muet » (Almog Behar, 2004) dans l'espace juif-arabe en Israël.

BIBLIOGRAPHY

- Behar, Almog. הערבית שלי אילמת (*Ma langue arabe est muette*), 2004 <http://almogbehar.wordpress.com/english/> (en hébreu).
- Benjamin, Walter, « La tâche du traducteur » in *Oeuvres I*, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Folio Gallimard, 2000.
- Freud, Sigmund, *L'inquiétante étrangeté* (*Das Unheimliche*) [1919], Les classiques des sciences sociales (bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi).
- http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/essais_psychanalyse_appliquee/10_inquietante_etrangete/inquietante_etrangete.pdf
- Genette, Gérard, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Poétique », 1987.
- Grossman, David. *Nokhehim Nifkadim (Présents-absents)*, Tel-Aviv, Hakibbutz Haméouhad, 1992 (en hébreu).
- Habibi, Émile, « La porte de Mandelbaum », in Gonzales Y. et Hallaq B. (éds.), *Nouvelles arabes du Proche-Orient*, Pocket, 2005, pp. 79-112.
- Lerer, Yael, « The Andalus Test: Reflections on the Attempt to Publish Arabic Literature in Hebrew », *Jadaliyya*, 2012, http://www.jadaliyya.com/pages/index/5566/the-andalus-test_reflections-on-the-attempt-to-pub.
- Mahfouz, Naguib, *Dérives sur le Nil*, Paris, Gallimard, 1966.

Mansour, Sayah et Simeon, Marcos, « La traductologie entre art et miroir », *Synergies Monde arabe* n° 4, 2007, pp. 65-87.

Natour, Salman, *Zakira (Mémoire)*, Ramallah, Dar al-Shourouk, 2009 (en arabe).

Natour, Salman, *Hazikaron Shohah iti ve histalek : hayav ve moto shel hasheih mehorets habanim (The Chronicle of the Wrinkled-Face Sheikh)*, Tel-Aviv, Resling Sfarim, 2014 (en hébreu).

Shahrabani-Shenhav, Yehouda, « The Nakba and the Arab-Jewish Melancholy » in Shiff, O. (éd.), *Israeli Exiles: Homeland and Exile in Israeli Discourse*, Iyunim Bitkumat Israel, Thematic Series, Volume 10, 2015, pp. 240-251.

Shammas, Anton, « 1967 הספרות הערבית בישראל לאחר 1967 » (La littérature arabe en Israël après 1967), *Skirot*, Tel-Aviv University, N° 2. 7, 1976 (en hébreu).

Shenhav, Yehouda, « Arab-Jews, “population exchange” and the Palestinian right of return » in Lesch A. et Lustick I. (éds.), *Exile and return: Predicaments of Palestinians and Jews*, Pennsylvania, University of Pennsylvania Press, 2005, pp. 225-245.

Shenhav, Yehouda et Hever, Hannan, « ‘Arab Jews’ after structuralism: Zionist discourse and the (de)formation of an ethnic identity », *Social Identities*, Vol. 18, No. 1, Routledge, 2012, pp. 101-118.

Shenhav, Yehouda, “The Chronicle of the Wrinkled-Face Sheikh”, *Granta* 129, 2014, <https://granta.com/contributor/yehouda-shenhav-shahrabani/> (en anglais).

NOTES

1. C'est-à-dire qu'ils sont présents sur cette terre, mais absents en terme de droits politiques.
2. Roman écrit d'une manière morcelée dans les années 1980, *Zakira (Mémoire)* est le dernier titre fixé par Natour pour sa dernière édition en 2009. Cependant, dans la version hébraïque Shahrabani a gardé un ancien titre *Sur la vie et la mort du Sheikh au visage ridé (The Chronicle of the Wrinkled-Face Sheikh)*.
3. Salman Natour a travaillé sur une douzaine de témoignages (écrits et oraux) rassemblés depuis les années 1980 par ceux qui ont vécu expulsions et déplacements en 1948.
4. La conférence « La Nakba entre deux langues : de l'arabe vers l'hébreu » a été organisée à l'Institut des langues et des civilisations orientales (INALCO) en décembre 2015 avec le soutien du CERMOM.
5. <http://maktoobooks.com/>
6. Antoine Berman explique que « *La tâche du traducteur* est le *prologue* d'une traduction de Baudelaire faite par l'auteur. Plus précisément, il s'agit d'une re-traduction partielle des *Fleurs du mal* » (Berman 2014 : 34).
7. Il s'agit du séminaire « Philosophie et traduction (commentaire de *La tâche du traducteur* de Walter Benjamin (hiver 1984-1985) » qui a fait partie de sa série de séminaires de traductologie au Collège international de philosophie.
8. Il s'agit du village d'artiste juif Ein Hod qui a remplacé le village palestinien, Ayn Houd, dont la population a été expulsée en 1948.

ABSTRACTS

La traduction entre les langues arabe et hébraïque, et plus particulièrement, la traduction de la littérature arabe-palestinienne en hébreu, s'appuie sur des initiatives individuelles engagées par des Israéliens et des Palestiniens pour se présenter sous forme de résistance culturelle (Lerer, 2012). Cet article aborde la traduction vers l'hébreu de Yehouda Shenhav Shahrabani (1952-) du roman de l'écrivain palestinien Salman Natour (1949-2016) *Zakira (Mémoire)*. Il s'agit, à partir de ce transfert entre langue minoritaire vers une langue hégémonique, et depuis la catégorie freudienne de « l'inquiétante étrangeté » (Das Unheimliche), d'aborder l'effrayante angoisse et la mélancolie du traducteur nées de sa rencontre avec l'histoire et la langue de l'autre. Dans cette relation Natour-Shahrabani, l'Israélien confronte dans le texte source la narration palestinienne et le texte hébraïque cible (modifié) fait effet miroir, reflète son moi et renvoie une histoire dérangementante, la sienne.

INDEX

Mots-clés: Littérature palestinienne, traduction arabe-hébreu, identité, histoire, Mizrahim, Nakba

AUTHOR

SADIA AGSOUS (CESSP – EHESS)

Docteure en littératures et civilisations, est post-doctorante au Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP-EHESS) et chercheuse associée au Centre de recherche français à Jérusalem (CRFJ). Son projet de recherche examine l'activité de la traduction littéraire entre l'hébreu et l'arabe en Israël, en Cisjordanie, au Liban et en Égypte (1948 -) ainsi que les profils des traducteurs qui sont majoritairement membres de la minorité palestinienne en Israël. Elle s'intéresse également à la production culturelle des Palestiniens en Israël (littérature, cinéma et médias). Elle traduit de l'hébreu et de l'arabe vers le français.